

## La ville d'Edo dans l'œuvre de Saikaku

Daniel STRUVE

### 1.

Ihara Saikaku (1642-1693) est souvent identifié avec le Kamigata et la ville d'Ôsaka, dont il est originaire et qu'il contribua à faire émerger comme le centre de la nouvelle culture marchande. Cependant l'horizon de Saikaku n'a jamais été circonscrit à sa seule région et nous avons dans ses œuvres de nombreux témoignages de l'intérêt qu'il portait également aux autres lieux du Japon et notamment à Edo, métropole émergente elle aussi, lieu de rencontre d'hommes venus de tout le pays et siège du pouvoir politique. En ce sens, Saikaku ne peut être qualifié d'écrivain provincial. Ôsaka est, dans la seconde moitié du XVIIe, siècle devenue un centre commercial d'importance nationale, où s'établissent de nombreuses maisons de négoce et le lieu du premier marché de riz au Japon. La cité n'est distante que d'une journée de voyage de Kyôto, la capitale impériale et qui est toujours alors la capitale artistique et culturelle du pays. Elle est aussi en liaison constante avec Edo, où elle envoie de grandes quantités de marchandises : riz, saké, étoffes et toutes sortes d'autres produits manufacturés. A ces liens économiques, s'en ajoutent d'autres, plus spécifiquement culturels, comme les réseaux que tissent les écoles de *haikai*, genre poétique qui connaît alors un grand succès et dont Saikaku fut un chef de file. Les années Enpô (1673-1681) correspondant aux débuts poétiques de Saikaku marquent l'émergence de centres indépendants à Ôsaka et à Edo face aux vieilles écoles de la capitale, mais ces nouveaux centres, loin de se replier sur eux-mêmes rayonnent à leur tour et créent des liens dans tout le pays. Les contacts littéraires sont aidés par le développement de l'imprimerie : Saikaku est le pionnier de cette activité dans la ville d'Ôsaka, où il publie d'abord des recueils de *haikai*. Si son premier roman *Vie d'un libertin (Kôshoku ichidai otoko - 1682)* paraît à Ôsaka chez un éditeur obscur, il est repris en 1684 à Edo avec des illustrations de Hishikawa Moronobu. Le succès venu, Saikaku adopte, à partir de 1686 le système de coédition, associant deux ou trois éditeurs d'Ôsaka, de Kyôto et d'Edo, de manière à y assurer une diffusion plus large de l'ouvrage, tout en évitant le piratage. Cependant la littérature n'est pas la seule concernée, puisque des phénomènes analogues peuvent être observés dans de nombreuses autres activités artistiques et culturelles, comme le théâtre. Saikaku et ses romans sont les produits d'une époque d'échanges intenses tant au sein des grands centres urbains qu'entre eux. Il ne doit pas être vu comme le représentant de la classe marchande d'Ôsaka, mais plutôt comme un homme de lettre professionnel, membre d'une société dont les ramifications s'étendent en de nombreux points du pays.

### 2.

Cette nature multipolaire de la culture de l'époque Genroku n'a pas manqué de se refléter dans la production littéraire de l'époque et en particulier dans les recueils de nouvelles de Saikaku. Presque tous ont en commun cette particularité de structure que l'action de chacune des nouvelles ou de chacun des chapitres est située dans un lieu différent. Cette structure constitue le principe de composition explicite du troisième recueil, *Contes de toutes les provinces (Saikaku shokoku banashi)* publié en 1685. Le préfacier, fictif, qui se présente comme le compilateur, affirme qu'il a « parcouru les diverses provinces à la recherche de germes d'histoires »<sup>1</sup>. En même temps l'ouvrage comporte un sous-titre : « *ôgeba* », terme qui désigne le lieu aux abords du château shôgunal à Edo, où les cavaliers mettaient pied à terre, et où s'échangeaient des contes des quatre coins du pays. D'une manière analogue, dans la préface de *L'Écritoire de Poche (Futokoro suzuri - 1687)* le compilateur prétend avoir recueilli les contes qu'il a entendus dans divers lieux au cours de ses voyages. Mais en réalité c'est la quasi-totalité des recueils de Saikaku qui, avec des variantes, adoptent des dispositifs analogues, depuis le tout premier, *Vie d'un libertin*, qui se présente comme le récit des pérégrinations du héros Yonosuke. Deux principes complémentaires sont utilisés : celui de la juxtaposition et celui du parcours. Le premier, symbolisé par le motif de l'*ôgeba*, consiste à réunir dans un seul recueil un grand nombre de récits ou d'anecdotes relatifs à des lieux différents. Chaque ville, chaque lieu apparaît ainsi sur le fond de tous les autres, avec ses différences et sa spécificité, mais aussi avec tout ce qui fait sa ressemblance avec les autres. Edo, Kyôto, Ôsaka sont ainsi, jusqu'à un certain point, interchangeables. Chacune représente la quintessence de la grande cité et plus généralement le lieu d'habitation d'une humanité certes diverse, mais toujours semblable à elle-même. Mais ils possèdent aussi chacune sa différence qui les distingue de toutes les autres et en fait la spécificité, qui renvoie en même temps à ce qu'elles ne sont pas, à ce qui leur manque et sans le sentiment de quoi nous ne pouvons en avoir une perception juste. Saikaku l'exprime en prenant l'exemple des quartiers de plaisirs de ces trois capitales, qui sont au monde du divertissement ce que sont les trois cités au Japon tout entier. Comme d'autres recueils de Saikaku, le *Grand Miroir de toutes les Voluptés (Shoen ôkagami - 1684)* fait alterner des anecdotes situées pour la plupart dans Shimabara, Shinmachi et Yoshiwara, trois lieux dédiées aux mêmes activités, dont il est dit que, malgré les différences des usages, les choses dans deux quartiers de plaisir se ressemblent comme peuvent se ressembler deux corbeaux<sup>2</sup>. Pourtant les usages varient d'un lieu à un autre. Chaque quartier possède assez de spécificité pour que le visiteur soit sensible à ses avantages comme à ce qui lui manque pour être tout à fait comme les deux autres ou plutôt pour être ce lieu idéal,

mais impossible qu'évoque l'adage suivant : « si l'on prend une courtisane de Kyôto, qu'on lui ajoute le *hari* d'Edo et qu'on la reçoive dans une maison de réception d'Ôsaka, on obtiendra la perfection »<sup>3</sup>. Un lieu en évoque toujours d'autres. Le chapitre I,6 de la *Vie d'un libertin*, où le héros, Yonosuke, visite les établissements de bains de Hyûga, à l'ouest de Kyôto, s'achève sur l'évocation de la grande Katsuyama, cette fille d'un établissement de bain, puis courtisane de Yoshiwara à Edo, devenue un personnage mythique et le symbole de la mode dite *tanzen*. De même après une nuit passée avec la courtisane complaisante d'un quartier de plaisir dans une province reculée, c'est à Edo, auprès de la grande, et inaccessible, Takao que vont les pensées du héros. C'est, finalement, cette structure ouverte qui est reproduite à la fin du roman lorsque le personnage quitte le Japon pour en avoir épuisé tous les plaisirs.

### 3.

Ainsi une tension, une dynamique naissent de la juxtaposition des lieux, qui s'organisent en réseaux à l'intérieur de l'œuvre et peuvent constituer autant d'étapes d'un parcours. Les pérégrinations de Yonosuke dans la *Vie d'un homme* reprennent un dispositif déjà utilisé par des *kanazôshi*, où les déplacements des personnages étaient l'occasion de décrire des itinéraires et des lieux célèbres<sup>4</sup>. La passion pour les choses de l'amour où les nécessités économiques qui en résultent ne cessent de le pousser vers des lieux toujours nouveaux. C'est ainsi que pour mettre fin à ses frasques, sa famille envoie Yonosuke dans sa succursale d'Edo (II,5). Il y revient plus tard pour faire partie d'une bande de *yakko* (IV,4). Plus tard, encore, après avoir hérité de l'immense fortune de son père, qui le délivre une fois pour toutes de tout souci d'argent, Yonosuke continue à se rendre de temps en temps à Edo. Dans d'autres recueils, Edo apparaît souvent, dans l'œuvre de Saikaku, comme le terme ou le point de départ d'un voyage, reflet sans doute des liens qu'entretenait très cette cité nouvelle qu'est encore à l'époque la capitale shôgunale, avec le reste du pays. On s'y rend depuis le Kamigata pour affaire ou pour les besoins du service, pour le plaisir, pour fuir la capitale, quand on est comme Yonosuke ou de nombreux héros de contes marchands désavoué par sa famille, ou encore pour réussir et pour faire fortune. On la quitte pour revenir dans son fief d'origine ou pour aller dans les provinces du Nord ou dans le Kamigata. Pour bien appréhender l'image de la ville d'Edo dans l'œuvre de Saikaku, il convient de la considérer non pas tant en elle-même que par rapport aux réseaux dans lesquelles elle se trouve prise.

Enfin, il faut remarquer que la ville, loin d'être un espace homogène est elle-même le lieu d'un réseau avec son système de ressemblances et de contrastes, avec ses nœuds et ses bifurcations, dont on peut dresser la liste ou qui

s'organisent en parcours. Ainsi parvenu enfin à Edo après une longue errance, Yonosuke commence-il à faire le tour de ses lieux de plaisirs (*Vie d'un libertin*, II,6). Mais d'autres parcours sont possibles : celui qui mène à un temple, puis de ce temple à Yoshiwara, le long de ce fameux chemin sur la digue associé à Yoshiwara, comme le chemin à travers la lande fait partie intégrante de Shimabara (*Grand Miroir de toutes les voluptés*, IV,1). Ou cet autre parcours qui va du populeux et agité quartier des théâtres aux quartiers déserts et même misérables de la périphérie (*Ecritoire de Poche*, I,3). En cela, Saikaku est bien l'héritier de ces *kanazôshi* qui combinent éléments romanesques ou distrayants et description géographique.

### 4.

Edo occupe une place variable selon les recueils. Dans la *Vie d'un libertin* l'action y est située dans 5 nouvelles sur 54, soit 9,5%. Dans le *Grand miroir de toutes les voluptés*, le recueil suivant, paru en 1694 et consacré pour l'essentiel aux trois grands quartiers de plaisir du pays, ce chiffre est de 12 sur 40, soit 30%. La proportion revient à 11,5% dans les *Contes de provinces* (4 nouvelles sur 35), mais est un peu plus élevée dans *Vie d'une amie de la volupté* (*Kôshoku ichidai onna*, 1686) et *Le Magasin éternel du Japon* (*Nippon eitaigura* - 1688) : 20-21% (5 nouvelles sur 24 et 6 sur 30 respectivement). Enfin elle est de 6 sur 40 soit 15% dans le *Grand miroir de l'amour mâle* (*Nanshoku ôkagami* - 1687). A côté, on peut citer des recueils où Edo, figure moins souvent comme scène de l'action : seul le dernier chapitre des *Vingt parangons d'impiété filiale* (*Honchô nijû fukô* - 1686) est situé à Edo, ce qui est aussi le cas de *Calculs des hommes de ce monde* (*Seken munazan.yô* - 1692). Dans l'*Ecritoire de poche* il y a deux nouvelles, dont également celle de conclusion. Enfin dans les contes guerriers de *Notes sur la transmission de la voie du guerrier* (*Budô denraiki* - 1687) et de *Récits du devoir des guerriers* (*Buke giri monogatari* - 1688), la ville d'Edo est très peu évoquée : elle n'est le lieu principal de l'action que dans le chapitre V,3 du premier de ces deux recueils, mais les personnages viennent de l'île de Sado et si leur querelle est vidée dans les environ d'Asakusa, la cause en remonte à un incident qui s'est produit dans leur fief.

Une interprétation détaillée de ces données demanderait une étude comparée et approfondie de chaque recueil. Nous nous contenterons ici de quelques remarques générales pour constater d'abord la place honorable qu'occupe Edo dans un grand nombre de recueils, dont certains intègrent de très nombreux lieux. Mais il y a aussi des exceptions. Dans le cas des recueils guerriers *Budô denraiki* et *Buke giri monogatari*, le faible nombre des nouvelles situées à Edo pourrait s'expliquer par la prudence de l'auteur : le sujet de la morale guerrière était un sujet sensible dans le Japon des Tokugawa et Saikaku déguise systématiquement les événements dont il pouvait s'inspirer<sup>5</sup>. On remarque en

revanche que plusieurs nouvelles mettant en scène des guerriers d'Edo se rencontrent dans d'autres recueils, notamment dans la première partie du *Grand Miroir des amours mâles* (*Nanshoku ôkagami* - 1687), qui va jusqu'à représenter des vassaux du shôgun (III, 4). C'est donc bien la thématique des recueils proprement guerriers, dans la mesure où elle touche de près à l'idéologie officielle, qui aurait conduit Saikaku à faire preuve de retenue et à éviter de situer l'action de ces contes guerriers à Edo. Peut-être en va-t-il de même pour les *Vingt parangons d'impiété filiale*, qui traite d'une notion clef de la morale confucéenne et dans lequel Edo n'apparaît qu'une seule fois, dans le conte de tonalité faste qui clôture le recueil. Un motif spécifiquement littéraire se devine en revanche dans *Calculs de ce monde*. Présentant souvent des personnages anonymes de condition humble, ce recueil reste généralement flou concernant la localisation des événements, situés pour la plupart à Ôsaka ou dans le Kamigata. La continuité est ici privilégiée par rapport à la diversité, même si quelques villes comme Sakai, Nara, Nagasaki ou Edo sont introduites vers la fin du recueil. C'est, là aussi, pour son caractère faste et comme image de la prospérité qu'Edo figure, une seule fois, dans la nouvelle finale, en contraste frappant avec les aventures souvent laborieuses de petits marchands évoqués dans le reste du recueil.

Une étude attentive de la manière dont Saikaku distribue les lieux dans ses recueils permet de remarquer qu'il y a généralement un lien étroit entre les événements racontés et le lieu où ils sont censés se dérouler. Il est donc possible de dégager certains traits dominants dans la manière dont est traité la ville d'Edo et de repérer plusieurs images d'Edo : l'Edo commerciale, l'Edo guerrière, l'Edo de Yoshiwara et, par delà cette diversité, essayer de dégager la fonction et la signification de ce pôle « oriental » dans l'élaboration de l'univers romanesque de Saikaku. Nous nous contenterons ici d'évoquer deux aspects.

## 5.

Associée au souvenirs de grandes courtisanes comme Katsuyama ou Takao, Edo est bien représentée dans les recueils évoquant les quartiers de plaisir, qui la présentent toujours comme un pendant de Kyôto dans ce domaine. Si Yoshiwara n'atteint pas au raffinement de Shimabara, il possède une élégance propre, plus rude, qui en fait l'attrait et la nouveauté pour les habitants de la capitale. Dans les épisodes situés à Edo interviennent souvent des éléments de romanesque, sans doute à cause de l'association avec l'univers des théâtres de kabuki et de jôruri d'Edo où prédominent les éléments héroïques. Ainsi le chapitre IV, 4 de la *Vie d'un libertin* raconte dans un style burlesque imitant le style des livrets de jôruri, l'aventure éphémère de Yonosuke avec la servante d'une maison de daimyô. Celle-ci l'aborde au moment où il va entrer dans un théâtre

et le prie de lui venir en aide pour une affaire d'honneur, prétexte en réalité à une rencontre amoureuse. L'ensemble du chapitre avec l'évocation des gynécées de daimyô où se morfondent des dames privées de compagnie masculine au milieu d'une ville d'hommes, celles des abords des théâtres où paraden les *machi yakko* de Tôken Gombê, au nombre desquels se trouve le héros du roman Yonosuke, enfin le récit de la rencontre avec la servante, où Yonosuke joue le rôle d'un *otoko-keisei* (courtisane-homme), nous introduit dans un univers exotique, distinct de celui de Kyôto et d'Ôsaka, un monde inversé où règnent le déguisement et l'inattendu. Là comme dans d'autres nouvelles de Saikaku, la capitale shôgunale apparaît comme une ville ouverte, lieu de déséquilibres et de contrastes qui laisse une place importante au désordre en son sein, ce qui fait aussi sa vitalité par comparaison avec les régions centrales où les traditions sont beaucoup plus fortes et contraignantes.

*Le Grand Miroir de toutes les voluptés* met aussi en valeur cet élément de romanesque propre à Edo. Les chapitres II,1 et II,4 s'attardent sur la prodigalité des gens d'Edo, prêts à payer cinq *ryô* d'or par jour à un batelier pour se rendre dans les quartiers de plaisirs ou à déployer un luxe sans comparaison avec celui de la capitale pour la cérémonie de lancement d'une courtisane (*shinzô*). Les chapitres suivants multiplient des épisodes héroïques aux héros souvent idéalisés, dont l'esprit chevaleresque porte la marque de la capitale des guerriers. Au chapitre III,2, un batelier honnête et généreux retrouve le propriétaire d'une bourse oubliée dans son bateau et qui l'aurait rendu riche : il se révèle par la suite être un ancien habitué d'une célèbre courtisane. Au chapitre IV,1, on voit des marchands entrer en rivalité avec des guerriers pour les faveurs des courtisanes et se dédommager de leurs frayeurs en fêtant dans le quartier l'heureuse issue de leurs aventures. Un peu plus loin au chapitre IV,4 une *tayû* s'éprend d'un simple commis et s'échappe dans des conditions rocambolesques pour le rejoindre. Enfin au chapitre VII,4 une *tayû* jalouse persécute l'homme qui l'a rachetée et le poursuit à travers Edo, puis jusqu'en Suruga où son spectre lui apparaît au dessus du mont Fuji. Cette atmosphère particulière de romanesque se retrouve aussi dans d'autres recueils. Une nouvelle célèbre des *Contes de provinces*, met en scène une fille de guerriers qui face aux reproches de sa famille se réclame du code de l'amour pour rester fidèle à l'homme de condition basse dont elle s'est éprise (IV,2). On pense aussi à la quatrième nouvelle du recueil *Cinq amoureuses* (*Kôshoku gonin onna* - 1686), sans doute l'un des plus connus de Saikaku, et à son héroïne O-Shichi qui s'éprend du jeune guerrier Kichisaburô dans un temple où sa famille s'est réfugiée à la suite d'un incendie. Séparée de son amant O-Shichi met le feu à la ville pour le rejoindre et va ainsi au devant de la mort :

*O-Shichi avait agi en pleine conscience et sa beauté ne ternissait pas. Chaque matin elle faisait coiffer sa noire*

*chevelure et apparaissait dans toute sa splendeur. Quelle pitié ! Les fleurs de son 17<sup>e</sup> printemps tombèrent à leur tour. Les coucous étaient déjà en plein chant quant, au début du quatrième mois, on l'avertit de se préparer à la mort. (...) Comme on lui faisait l'offrande d'une branche en fleur de cerisier tardif en présent de départ pour l'autre monde, elle la regarda et composa le poème suivant : « Pitié de ce monde / au souffle du vent printanier / je laisse mon nom/ fleur de cerisier tardif/ en ce jour où je perds la vie. »<sup>6</sup>*

Cette étonnant épanouissement, où l'on peut voir le triomphe des valeurs de l'amour et de la fidélité à soi de celle qui s'apprête à périr par le feu face aux exigences et aux cloisonnements de la société, semblent comme résumer tout l'esprit indomptable et l'atmosphère romanesque associées à Edo. On en peut voir une version plus comique dans le chapitre qui clôt l'*Ecritoire de poche*. La scène se passe au moment de la floraison des cerisiers :

*Je trouvai le printemps à Ueno. C'était comme si le Mont Yoshino s'était transporté ici. Même la capitale des fleurs n'offrait pas un spectacle pareil. La forêt de pins toute entière, depuis la Porte Noire et jusqu'aux arbres du fond, était tendue d'étoffes de Chine. Toutes les variétés de parures aux manches superposées, pas une toilette qui ne fit voir un revers en kanoko. Un groupe de femmes, magnifiquement apprêtées, festoyait. Les plectres arrachaient aux shamisen des sons enchanteurs, on était emporté par le souffle des flûtes courtes. Soulevé par le vent, tel pan de vêtement laissait découvrir une doublure pourpre. Tout moine que j'étais, mon cœur se laissait gagner par cette atmosphère de fête.<sup>7</sup>*

Au milieu de cette fête un jeune garçon d'une étonnante beauté fait son apparition, s'assied au milieu d'un groupe de jeunes gens, et se met à aguicher l'un d'entre eux, marchand de parfums de son état. Lorsque tout le monde se disperse et que les deux jeunes gens restent seuls, l'inconnu avoue à son partenaire qu'il est en réalité une jeune fille. Le déguisement était un moyen pour approcher l'homme sur lequel elle avait jeté son dévolu. On ne peut qu'être frappé par la parenté de cet épisode, placée à la fin du recueil pour sa conclusion faste, avec l'univers du kabuki. Les fleurs ne sont pas tant ici les vraies fleurs, que les étoffes bariolées étendues entre les arbres. L'apparition du jeune inconnu et son assurance étrange, puis sa transformation en jeune fille semblent tout droit sorties d'une scène de théâtre.

## 6.

Edo est un point d'attraction pour de nombreuses populations venues de tout le Japon. Peuplée de nombreux rônins ou guerriers sans maître qui viennent trouver refuge dans les quartiers écartés de ses périphéries tel Asakusa, elle est aussi le rendez-vous de nombreux marchands venus ici pour s'enrichir et fuyant des régions centrales plus développées, mais où le poids des traditions et des fortunes

acquises limite les chances de promotion sociale. Les *Contes des provinces* se terminent sur une anecdote, connue à l'époque puis qu'on la retrouve dans le *kanazôshi Cent contes* (*Hyaku monogatari*) de 1659, dans laquelle un habitant d'Ôsaka honnête, mais naïf prend à la lettre ce qu'il a entendu dire de la possibilité de « ramasser » de l'argent à Edo. Il se rend dans cette ville et se met à en sillonner les rues ramassant quelques piécettes et toutes sortes d'objets. Des amis compatissants se cotisent alors pour semer quelques pièces d'or sur sa route, tant et si bien que l'homme finit par faire fortune, illustrant l'adage selon lequel « le Ciel n'abandonne pas un homme honnête »<sup>8</sup>. La tonalité de cette histoire est, bien entendu, ironique. A l'époque de Saikaku, Edo n'est plus une ville où tout est encore à construire et où la réussite est facile, comme elle avait pu l'être à l'ère Kanbun (1661-1673). Ainsi, au chapitre II,3 du *Magasin éternel du Japon*, un jeune héritier de Kyôto désavoué par sa famille monte à Edo et tombe à Shinagawa, aux approches de la ville, sur un groupe de mendiants (*hinin*). Ces derniers lui racontent leurs expériences malheureuses et lui déconseillent de tenter sa chance dans une ville où la concurrence est redoutable et où l'on ne peut rien faire sans capital. L'or ne se ramasse pas dans les rues d'Edo, ni au propre ni au figuré. Néanmoins le jeune héritier saura réussir. Une connaissance qu'il va trouver l'encourage en lui expliquant que Edo est bien l'endroit où un homme doit venir travailler : *otoko no hatarakubeki tokoro wa koko nari*<sup>9</sup>. C'est en utilisant une suggestion donnée par les mendiants : en vendant des serviettes dans la rue (*kiriuri no tenugui*), qu'il fera fortune au bout de dix ans d'un travail acharné. De même, le héros du chapitre III,1 réalise à sa manière le rêve de celui qui voulait ramasser de l'or. Dans cette grande cité d'Edo, se dit-il, tout commerce trouve des clients (*tokoro wa ô-Edo nareba, nani o shitareba tote, akinai no aite wa ari*). Il suffit de trouver une idée originale (*mezurashiki mitate*). L'homme se poste donc à l'extrémité du pont Nihonbashi sur le boulevard Tôri-chô, traversé par une foule ininterrompue. Il ne trouvera pas de pièces d'or, mais remarquera que des équipes de charpentiers laissent tomber sur leurs passages des chutes de bois. C'est en les ramassant qu'il fera fortune. Plus que la foi naïve ou l'honnêteté du conte populaire, c'est la persévérance et l'inventivité qui conduisent à la richesse. La vertu quasi-magique de la ville d'Edo tient au nombre d'habitants qu'elle réunit en son sein et aux possibilités qu'elle offre cette concentration. Réussit alors celui qui sait comprendre cette logique du nombre et utiliser à son profit les champs de force qu'elle génère.

Dans ses romans, Saikaku prend pour point de départ les stéréotypes de son époque, les histoires qui circulent de bouche en bouche, comme celles qui sont consignées dans l'abondante production des *kanazôshi*. Mais il transforme ces stéréotypes en les faisant entrer dans les réseaux

d'associations d'idées, de correspondances et d'oppositions que tissent ces recueils. Moins que la ville en tant que telle, c'est le « cœur des hommes » qui l'habitent qui attire son attention. Au chapitre IV,4 du *Magasin éternel du Japon* le héros de l'histoire s'émerveille de ce qu'à la suite du grand incendie de Meireki (1657) qui détruisit presque entièrement la ville, les habitants sont quasiment tous revenus aux occupations qui étaient les leurs avant la catastrophe et de ce que la ville a repris son aspect premier. Seul un fabricant de chapelets ayant ramassé de l'argent dans la rue à la faveur du chaos pensa se faire marchand de sabres, mais le succès est de courte durée et il retourne vite à son ancien métier. Ainsi la ville ne se réduit-elle pas à une réalité matérielle, à un paysage, que le feu serait susceptible de détruire ou le hasard facilement perturber. Elle est d'abord un esprit. Cette ultime variation sur le motif de l'argent ramassé dans la rue témoigne bien de la place centrale occupée dans l'univers romanesque de Saikaku par ce « cœur des hommes », dont la ville est le théâtre de l'affrontement et de l'interaction.

---

<sup>1</sup> Taiyaku Saikaku Zenshû, Meijishoin, 1974-1979 (TYSZ), vol. 5, p. 3. « Kuniguni o megurite, hanashi no tane o motomenu. »

<sup>2</sup> TYSZ 2, 27. « Karasu bakari o nita to omoeba, Shimabara no wakare mo, Yoshiwara no osaraba to iu koe mo onaji mono. »

<sup>3</sup> TYSZ 1, 175-176. « Kyô no jorô ni Edo no hari o motase, Ôsaka no ageya de awaba, kono ue nani ka arubeshi. »

<sup>4</sup> Par exemple Chikusai (vers 1620) ou encore Tôkaidô meishoki d'Asai Ryôï (vers 1660).

<sup>5</sup> Voir sur ce point les travaux de Taniwaki Masachika et notamment « Budô denraiki ni okeru fushi no hôhō, sono issokumen » dans *Edo bungaku*, N°2, février 1990.

<sup>6</sup> TYSZ 3, 114-115.

<sup>7</sup> TYSZ 5, 298-299.

<sup>8</sup> TYSZ 5, 138. « Monogoto shôjiki naru hito wa, Ten mo misutetamawazu. »

<sup>9</sup> TYSZ 12, 57.